

CATAPULTE TRANSITIONS

A) Propos liminaires

Sur un porte-avions, seule une catapulte permet de lancer un aéronef sur une piste d'envol ultra-courte, quelles que soient les conditions météo. Celle-ci, actionnée par des humains, est essentielle et vitale. Sans elle, la catapulte, aucune chance de décoller. Sans eux, les marins, qui actionnent la catapulte, impossible de faire décoller l'avion.

Face à la crise climatique et de la biodiversité, la société humaine ressemble à ce porte-avions : sa piste d'envol est très courte (2030 pour beaucoup de scientifiques) et la météo incertaine.

Elle a besoin de catapultes pour se préparer vite et à faire sa traversée dans les décennies complexes qui viennent, à savoir sa transformation pour retrouver les conditions de sa durabilité en harmonie avec les ressources de la planète Terre. Elle a besoin d'humains pour actionner les catapultes.

Ces humains, ce sont entre autres les journalistes. Dans ce contexte en tension, les journalistes, nous le pensons, ont en effet un rôle essentiel à jouer.

Face à un nouveau paysage de risques, ils/elles concentrent entre leurs mains des qualités essentielles à une société en mutation : la vitesse, la rigueur de la vérification de l'information, la rencontre de l'ensemble des parties prenantes, la capacité à faire du terrain, à relayer et à diffuser – en temps réel ou décalé – au plus grand nombre.

Les journalistes peuvent ainsi être les relais naturels les plus rapides d'une société en état d'invention face à de nouveaux risques et qui teste en temps réel des réglementations, de nouveaux modèles et de nouvelles grammaires et qui peuvent échouer ou réussir.

Ils peuvent être à la fois les lanceurs d'alerte depuis le terrain et les relais de la connaissance auprès du public.

A condition qu'ils/ elles travaillent autrement, expérimentent d'autres approches pour couvrir la complexité, et se rapprochent des habitants des territoires. Et qu'ils/elles disposent de nouveaux outils, approches, méthodologies, objectifs. En un mot de Catapultes.

B) Un contexte spécifique : La grande crise des récits

Dans un bel article, *Écologie, Pour un 'technosolutionnisme' tempéré*, Antoine Picon indique : «... les objectifs de moins en moins ambitieux de limitation du réchauffement climatique et des dommages infligés à l'environnement que s'assignent les conférences internationales deviennent inaccessibles les uns après les autres. Peut-être est-il temps de reconnaître que sans innovation technique de rupture, l'humanité va au-devant d'une série de catastrophes ainsi que d'un amoindrissement durable de la qualité de l'existence à la surface de la planète. » Mais comment décider de ces innovations ? Lesquelles choisir ? Lesquelles favoriser alors même que les sources scientifiques multiples divergent voire donnent lieu à de violentes polémiques le plus souvent associées à une désinformation largement alimentée par des lobbies de toute nature, trouvant dans les réseaux sociaux un relais particulièrement efficace.

Toujours prévue, jamais anticipée, l'émergence de cette grande crise des récits en miroir des crises environnementales absorbe dans un même mouvement les récits pour comprendre les sciences et les sciences elles-mêmes. *En effet, dans la continuité des travaux de Jean-François Lyotard et de son héritage post-moderne – régime de post-vérité qui efface, au sens propre "négationniste" –, il devient facile de suivre Bruno Latour dans son constat : « Ce que les herméneutes, les exégètes ou les sémioticiens disent des textes – soit dans la langue vénérable des anciens, soit dans le langage en polystyrène expansé des modernes –, on peut le dire de toutes les forces. Il est admis depuis longtemps que les rapports d'un texte à l'autre sont toujours d'interprétation. Pourquoi ne pas accepter qu'il en soit ainsi entre les dits textes et les dites choses, et surtout entre les dites choses elles-mêmes ? ».*

S'il faut donc se livrer selon Jean-Max Noyer à "une grande narratique qui donnerait accès à la constitution ouverte de la trame des choses et des êtres, une sorte de narratique anthropologique des flux et des trajectoires, des traductions et des lissages, des forces et des énergies", nul révisionnisme scientifique, ni tentative de restauration d'un grand récit, ni satisfaction dans la prolifération de micro-récits *ad hoc* même à visée pédagogique, ne sont engagés par une telle perspective. La confrontation avec les *hyperstitions*, ces croyances générées par la diffusion des idées par les réseaux sociaux numériques ne suppose aucune transcendance mais trouve au contraire son point de passage obligé dans une expérimentation sur le terrain.

Descendre dans l'arène, développer en recherche-action des possibles face aux grandes récits en décomposition, a l'avantage de ne demander qu'une connaissance des récits et des régimes sémiotiques enchevêtrés et parfois tressés que ces

régimes hybrides engagent entre sémiotiques de la signification et sémiotiques a-signifiantes des flux. Mais elle impose une reconnaissance d'un terrain accidenté et des problématiques auxquelles sont confrontés les acteurs de la transition écologique.

C) Objet-frontière de la recherche-action

Si les intentions de notre programme de recherche-action sont clairement aux côtés des journalistes, il reste à préciser son objet. S'agissant d'une recherche-action, la définition de cet objet passe par la mise en place d'un artéfact qui n'est pas l'objet de recherche lui-même mais indispensable à son repérage. Cet objet-frontière est une plate-forme numérique. Les objets-frontière sont un arrangement qui permet à différents groupes de travailler ensemble sans consensus préalable. En s'appuyant sur différents récits et sur leur sémiotique propre, l'objectif de Catapulte est de produire une *big picture* nécessairement fracturée replaçant chaque récit dans son contexte de production et facilitant ainsi le travail d'enquête des journalistes. Catapulte proposera ainsi différentes représentations d'une même question environnementale en fonction de différentes sources : classiquement des sources scientifiques et journalistiques, mais également de l'opinion publique telle qu'elle apparaît sous forme polémique au sein des réseaux sociaux numériques.

D) Contexte de la recherche-action

La question des sources

L'absence d'une source unique d'information en matière de problématiques environnementales ne sera contestée par personne. Ni l'existence de multiples sources inscrites dans des flux informationnels différents (scientifiques, journalistiques, politiques) se recouvrant partiellement. Il va de soi que les organisations professionnelles structurant la profession de journalistes ont tenté de se saisir du problème en établissant une liste de sources « fiables et intéressantes ». Outre que la tâche est immense, elle suppose l'existence d'un nouvel encyclopédisme réaffirmant ou reposant sur des universaux pour le moins discutables en termes d'écologie y compris dans la saisie scientifique des problèmes. Au demeurant, cet établissement de sources fiables, nécessaire, ne peut que manquer son objet - une connaissance générale de l'actualité - si ce travail n'est pas associé à l'une des dimensions essentielles du problème identifié sous le registre de l'influence des sémiotiques a-signifiantes. Soit une pièce dont le recto, l'opinion publique, semble largement dépendante de son verso, la contagion des idées via les réseaux sociaux numériques.

Le surcodage d'une profession et les craintes associées

Le groupe cible de l'expérimentation que sont les journalistes, ce si petit groupe social puisqu'ils ne sont qu'une trentaine de mille en France, se trouve dans une situation guère enviable même si paradoxalement ce groupe reste envié. L'origine de ce paradoxe tient à la représentation que tout groupe doit se donner de lui-même comme enviable. Ce surcodage d'un groupe par lui-même, souvent présent au sein des groupes professionnels, est absolument indispensable pour les journalistes pour plusieurs raisons :

- le caractère public du travail qui engendre, quoi qu'il en soit, un surcodage par le public ;
- la nécessité de se reconnaître comme un système social dans un contexte conflictuel : un contre-pouvoir reste un pouvoir en conséquence en tant que tel contesté.

Mais il ne peut apparaître que de plus en plus illégitime lorsque les codes professionnels qui le sous-tendent se brouillent. Or, il est difficile de ne pas souligner la difficulté grandissante d'articuler ce surcodage de la profession à ses fondements historiques. L'inclusion d'un sixième W (Warranty) à la règle des cinq W (Who, When, What, Where, Why) est en cours. Mais cette inclusion ne va pas de soi : dans l'explicitation "du devoir garantir", les journalistes semblent re-gagner en légitimité mais perdent ce qui semblait être jusque-là inhérent à leur profession. Ils se trouvent en quelque sorte plongés dans l'arène, délogés d'une « objectivité » constitutive de leur mode de discours. La méconnaissance par leur destinataire de leur première intention qui est celle d'informer en est la conséquence. On ne compte plus les baromètres manifestant explicitement ou implicitement cette perte de crédibilité. Autrement dit, le cadre d'action des journalistes (la signature "corporate" d'un media) qui garantissait le contrat de confiance entre le public et le public ne suffit plus.

Une impuissance partagée

D'autres groupes sociaux également désignés comme parties prenantes des problématiques environnementales sont au demeurant directement ou indirectement soumis aux mêmes pressions économiques, sociales et statutaires articulées aux mêmes difficultés de codification : les politiques bien sûr mais aussi les scientifiques dont le système social fondé sur la discrimination du vrai et faux et la valorisation du vrai doit s'arquer, et parfois s'épuiser dans la contingence de la diffusion de fausses informations. .

Sur fond de paysage économique des media qui pousse à produire une surinformation pauvre et bégayée, ces pertes de légitimité se traduisent particulièrement par la perte de confiance des jeunes dans les institutions et qui s'informent désormais majoritairement sur les réseaux sociaux. Tout comme la démocratie, le métier (qui lui est profondément lié) est questionné du dehors comme du dedans par rapport :

- à un manque de moyens, de temps et de compétences dans l'appréhension des questions climatiques ou environnementales et de leur impact dans toutes les rubriques
- à une difficulté à intégrer des dimensions multiples (économiques, politiques, géopolitiques, historiques, écologiques, sociales, culturelles) à partir d'une pratique professionnelle construite en silo et où il s'agit de travailler dans le « ici et maintenant ».
- à une difficulté à vérifier la cohérence entre décisions politiques et la réalité physique sur le terrain (« schisme de réalité » entre mots et actes), compte tenu des impacts climatiques déjà constatés, de la complexité du sujet et face au brouillard de communication.

E) Hypothèses de recherche

Nous émettons l'hypothèse qu'une petite paradigmatique descriptive et expérimentale en contrariété avec les grandes narratiques hypertisieuses ci-dessus rapidement évoquées, à destination exclusive des journalistes peut non seulement « restaurer » la fonction de gate-keeper de l'information de cette profession mais qu'elle permet également une circulation fluide de l'information environnementale au sein des territoires favorisant ainsi l'information du public et les prises de décision politique.

Pour être vérifiée, cette hypothèse s'appuie sur la validation des sous-hypothèses suivantes :

- La restauration de la place de gate-keeper de l'information des journalistes repose sur la mise à disposition d'une information "complète" à leur usage des problématiques environnementales, mise à disposition s'accompagnant d'une description quasi exhaustive de l'information concernant la transition écologique, soit la description de l'ensemble des acteurs, vivants et non vivants, de leurs intentions, de leurs représentants en intégrant dans cette description les représentations circulant au sein des publics, y compris les représentations partiellement ou complètement erronées qui circulent au sein des réseaux sociaux numériques et des media en général.
- La prise en compte la diffusion des images et non des seuls messages linguistiques, fussent-ils traités par l'IA
- Nous supposons que ces descriptions ne sont possibles et utiles que si les journalistes sont formés aux outils de la recherche et que leurs procédures d'enquête soient également décrites

En d'autres termes, il s'agit de vérifier :

- a) que l'usage de telles procédures de description peut être utile et acceptable par des journalistes ;
- b) que l'usage de ces descriptions peut faciliter la restauration de la fonction de gate-keepers de l'information que sont les journalistes
- c) que cette approche contribue à la réduction du schisme de réalité.

Au-delà du journalisme et de l'environnement, l'intérêt de cette recherche action est selon nous de plusieurs ordres :

Interroger la circulation science-information dans une période de risques inédite pour l'humanité. Dans le projet, les deux mondes s'appuient sur leurs points forts et font circuler plus rapidement les observations de terrain, les connaissances et leur cohérence par rapport à la science et aux décisions politiques au service du bien commun.

Réfléchir à ce qui fondera demain la légitimité des journalistes, voire leur pérennité, dans une société qui aura réussi sa mue. Légitimité non plus au regard des pouvoirs (4^e pouvoir) mais des citoyens (proximité et utilité), des scientifiques (partenaires) et des media (tentés de basculer vers l'IA pour informer).

Isoler les formants d'une acceptabilité sociale déliée des composantes normatives et intentions habituellement associées à cette notion.